

# ÉLOGE

## D U

# DOCTEUR

## *RICHARD MEAD,*

Tiré du Journal Britannique pour  
les mois de Juillet & Août 1754.



Chez CLEMENT, Libraire, au milieu du  
Quai des Augustins, à la Caille.

---

M. DCC. LV.





1880

RECEIVED

LIBRARY

OF THE



LIBRARY

OF THE

LIBRARY

OF THE



# ELOGE

## DU DOCTEUR

### *RICHARD MEAD* <sup>a</sup>,

Tiré du Journal Britannique, pour les  
mois de Juillet & d'Août 1754.



**R**ICHARD MEAD na-  
quit à Stepney, pe-  
tit Village près de  
Londres, le 2 Août  
1673. Il sortoit d'u-  
ne famille distinguée dans la Pro-

(a) Je dois à M. Birch les principaux  
Mémoires dont je me suis servi pour la  
composition de cet Eloge.

A

vince de Bukingham. Son pere, Théologien estimé parmi les Presbytériens , après avoir eu l'Eglise Paroissiale de Stepney , dans le tems que son parti étoit dominant , en avoit été chassé la seconde année après le rétablissement de Charles II. Pere de quinze enfans , dont Richard étoit le septieme , il trouva dans une fortune honnête les moyens de leur donner une excellente éducation. Il entretenoit un Précepteur dans sa maison , & le Latin y étoit enseigné aux enfans , plus encore par l'usage que par les regles.

Les malheurs des tems dissipèrent en 1633 cette Académie domestique. Le Ministre de Stepney fut accusé d'avoir trempé dans quelques projets contre la Cour. Il étoit Presbyterien : il n'osa compter sur son innocence,

& ne vit de salut que dans la fuite. Il alla chercher en Hollande un repos qu'il ne trouvoit plus dans sa Patrie. Avant que de s'exiler, il mit son fils Richard dans une École régie par un Maître habile & attaché à la même cause. Le jeune homme y fit en peu d'années de grands progrès : la force de sa mémoire égala l'ouverture de son esprit. A l'âge de dix-sept ans il fut envoyé à Utrecht, pour achever ses humanités sous l'illustre Grævius ; & son frere aîné, qui avoit été à la même École, le recommanda à son Professeur, comme un *jeune homme modeste & déjà initié dans les Belles-Lettres* (b).

Après trois années de séjour à Utrecht, le jeune Mead se rendit à Leyde. Résolu de se consacrer

(b) *Juvenis frugi & modestus, bonique Litteris haud plane apertus.*

crer à la Médecine , il assista aux Cours de Botanique de Herman , & aux Leçons du fameux Pitclairn sur la théorie & la pratique de la Médecine. Ce Professeur Ecoissois se communiquoit peu hors du College ; le jeune Étudiant sçut gagner ses bonnes graces , & obtint de lui diverses observations , qu'il a mises depuis en œuvre dans quelques-uns de ses Ouvrages , sans dissimuler jamais de qui il les tenoit.

Aux Études Académiques succederent les voyages. Avec un goût décidé pour le grand & pour le beau , M. Mead trouva en Italie ce qui pouvoit le flatter. Accompagné , dans le tour qu'il y fit , de son frere aîné , de M. Pollhill & du Docteur Thomas Pellet , depuis Président du College des Médecins de Londres , il prit le titre de

Docteur en Médecine à Padoue, le 26 Août 1695, & passa ensuite quelque tems à Naples & à Rome. De retour dans sa Patrie, vers le milieu de 1696, il s'établit d'abord au lieu de sa naissance, & y pratiqua la Médecine pendant quelques années, avec un succès & un éclat qui décidèrent de sa réputation, & assurèrent sa fortune.

*Les Essais sur les Poisons*, qu'il donna au Public en 1702, avoient été commencés plusieurs années auparavant. Il avoit fallu du courage pour faire des expériences sur ces substances, d'autant plus dangereuses, qu'elles étoient moins connues. M. Mead avoit osé manier des vipères, les irriter, & les obliger à mordre sur quelque corps solide, pour recueillir leur venin dans toute son énergie. Il s'élevoit

ainsi lui-même à ce haut point d'héroïsme représenté dans une statue antique de son Cabinet, & placée en taille-douce à la fin de son Livre : on y voit un enfant dans une attitude libre & hardie, qui tient par le col un serpent enragé, avec cette inscription : *Labor angues superare.* Ce poison ainsi recueilli, notre Observateur l'examina par le moyen du microscope : il y démêla ces pointes rigides & crysallines, qui probablement lui donnent sa force. Il fit passer, par le moyen d'une petite flèche d'acier, quelques gouttes de la liqueur dans les veines de divers animaux, & leur mort décida le fameux Procès entre Redi & Charas, à l'avantage du premier. Il mêla aussi ce venin avec le sang humain, & il ne craignit point d'en goûter, sur la foi d'un



Poëte (c), pour confirmer l'utilité de la méthode des Pfylls, qui suçoient les plaies faites par la morsure des serpens.

Je n'entrerais point dans le détail des diverses observations curieuses que contiennent des choses qui méritèrent l'approbation des Sçavans dès qu'elles parurent, & qui furent plus estimées encore dans l'édition que l'Auteur fit paroître quarante ans après. Il y donna un grand exemple aux Sçavans, en retractant d'anciennes idées, & en avouant qu'il s'étoit trompé sur quelques faits, & trop précipité dans quelques raisonnemens. Jeune, il avoit

(c) *Noxia serpentum est admissio sanguinis pestis:*

*Morsu virus habent, & fatum dente minantur;*

*Pocula morte carent.*

Lucan. Phars. IX. 614

A iv

cru pouvoir expliquer mécaniquement l'opération des divers venins , par leur simple mélange avec le sang : meuri par l'âge , & consommé par l'expérience , il s'étoit convaincu qu'il y a dans la machine animale un véhicule infiniment plus subtil , une liqueur éthérée & invisible , sur laquelle les poisons agissent d'une manière réelle , quoiqu'inexplicable. Tel est le progrès de la Science ; elle découvre à chaque pas un nouvel horison plus vaste & moins distinct. On commence par croire tout facile à expliquer ; on finit par sentir que rien ne l'est. .

Si jamais sujet fut propre à nous en convaincre , c'est celui que M. Mead entreprit de traiter dans son second Ouvrage. *L'influence du Soleil & de la Lune*

*sur le corps humain*, admise par l'Antiquité, & établie en effet sur des phénomènes incontestables, lui parut découler des admirables découvertes de Newton sur l'attraction des corps célestes. C'étoit beaucoup en 1704 que d'entendre le système de ce grand Philosophe ; & ceux qui avoient ce bonheur n'étoient pas fâchés qu'on le sçût. L'étude, dirai-je, ou la mode des Médecins étoit alors de faire entrer les attractions dans leur Art, comme on y introduit actuellement l'Électricité. Il faut avouer que les efforts de Cheyne, de Keill, de Freind, de Mead, ont été plus brillans qu'utiles. Pour me borner à l'altération produite par les corps célestes sur les substances animales, on ne voit pas que la doctrine de la gravité fuffise pour l'expliquer.

(d) Cependant , comme on ne peut douter que plusieurs phéno-

(d) C'est en vain qu'on essaye de réduire les divers retours périodiques des actions ou des altérations des corps humains à ceux des astres au Méridien. Si , suivant l'opinion d'Aristote , on ne mourroit qu'au tems du reflux ; si les crises septénaires des fièvres arrivoient régulièrement aux jours des quartiers ; si les pleines & les nouvelles Lunes influoient sensiblement sur les naissances & sur les morts ; si enfin les mêmes jours du mois étoient également incommodes aux Dames , peut-être seroit-on tenté d'expliquer ces phénomènes , comme on explique les marées. Je dis peut-être ; car encore , quel rapport ? Le corps humain soutient-il un poids moindre , ou plus grand , lorsque la mer est haute ou basse ? ou plutôt , les Baromètres ne prouvent-ils pas qu'il n'y a aucune différence ? Comment y en auroit-il ? Un pied cubique d'air ou d'eau pèse moins dans le flux que dans le reflux ; mais la colonne du vuide est plus haute , suivant la proportion , dans le premier cas que dans le second. Le fond de la mer , & ce qu'elle contient , est donc toujours , & dans tous ses points , également pressé , à moins que des vents irréguliers ne dérangent l'équilibre. Et ce qui est vrai de la mer , doit , ce me semble , l'être aussi de l'Atmosphère.

menes de l'œconomie animale ne tiennent au cours des astres d'une maniere qui nous est inconnue , on doit sçavoir gré à M. Mead de nous les avoir fait connoître. *Ce qu'il y a de bon dans son Ouvrage* , disent les Journalistes de Paris , à la fin de leur Extrait (e) , *c'est qu'indépendamment du système on y trouve quantité d'observations importantes pour la pratique de la Médecine.*

Bien-tôt les titres de notre Sçavant s'augmenterent avec ses occupations. L'analyse qu'il donna à la Société Royale de la découverte du Docteur Bonomo , sur les vers qui s'attachent à la peau (f) , concourut , avec son

(e) Voyez l'extrait de ce Livre dans le Journal des Sçavans , Décembre 1705.

(f) Elle est insérée dans les *Transactions Philosophiques* des premiers mois de 1703. n. 283. art. 11. La Lettre originale de Bonomo à Redi avoit été publiée en Italien

*Essai sur les Poisons*, à lui mériter une place dans un Corps où présidoit Newton. Il fut fait Médecin du premier Hôpital de Londres en 1703, & la Compagnie des Chirurgiens le retint pendant six ou sept ans pour présider aux Leçons Anatomiques de la Salle. L'Université d'Oxford confirma en 1707 le Diplôme de celle de Padoue : il fut aggregé au College des Médecins de Londres en 1706, & en remplit successivement les divers postes, à la réserve de celui de Président, qu'il refusa en 1744. Le Roi aujourd'hui regnant, qui, lorsqu'il n'étoit que Prince de Galles, s'étoit servi de lui dans sa famille, le nomma son Médecin, à son ave-

en 1687 ; le Docteur Mead l'avoit trouvée dans son Voyage d'Italie, & il a rappelé cette découverte dans le dernier de ses Ouvrages.

nement au Trône en 1727 ; & M. Mead a eu l'avantage d'avoir ses deux beaux-fils (g) Collègues dans ce poste éminent.

Quelque mérite que puisse avoir un jeune Médecin , rarement acquiert-il une certaine vogue , si des qualités personnelles , & la protection de quelque Confrere accrédité , ne l'aident à percer la foule. M. Mead étoit né avec des mœurs douces , un cœur bien fait , une ame noble , délicate & ornée : le Docteur Radeliff , le plus couru des Médecins de Londres , protégea un jeune homme si avantageusement distingué , & celui-ci s'attacha de cœur à son ancien Confrere. Radeliff mourut en 1714 ; Mead prit sa mai-

(g) Les Docteurs Wilmot & Nicholls ; leurs épouses sont , avec un fils , les seuls enfans que le Docteur Mead ait conservés de son premier mariage : il n'en a eu aucun du second.

son , & succeda à sa pratique. Lié en même-tems avec les Médecins dont les qualités du cœur & de l'esprit assortissoient le plus avec les siennes , il ne restreignit point ses attachemens à une seule Secte , ni à un seul Parti : Garth & Arbuthnot furent ses amis : Whig , zélé lui-même & attaché à la Cour par principe autant que par reconnoissance ; il n'eut point d'ami plus intime que le fameux Freind. Lorsque ce dernier fut envoyé à la Tour , sur un soupçon assez fondé d'avoir été complice de l'Evêque Atterbury , le Docteur Mead ne cessa pas de l'y voir , & il fut un de ceux qui devinrent ses cautions pour l'en faire sortir. Aussi fut-ce dans cette prison que M. Freind composa , & qu'il se fit un plaisir d'adresser à son généreux ami la *Lettre sur quelques especes singu-*



*tières de petite verole , & son immortelle Histoire de la Médecine depuis Galien.*

Une querelle commune avoit quelques années auparavant achevé de les unir. Le Docteur Mead ayant eu lieu , dans le cours de sa pratique , de s'assurer de l'efficace des purgatifs pour prévenir ou pour diminuer la seconde fièvre , si souvent fatale dans les petites véroles confluentes , communiqua sa découverte à ceux de ses Confreres avec lesquels il étoit le plus lié , & en particulier aux Docteurs Radeliff & Freind. Ce dernier l'adopta , & inséra dans son *Commentaire* sur le premier & le troisième Livre des *Épidémiques* d'Hippocrate , publié en 1716 , la Lettre que son sçavant ami lui avoit écrite sept ans auparavant sur ce sujet. Comme on vit ces Messieurs en quelque sort

associés , un Parti contraire ne trouva rien de mieux à faire , que de décrier à la fois & la nouvelle pratique, & ceux qui la soutenoient. Ce fut à peu près le but que se proposa , dans un Ouvrage intitulé mal-à-propos *l'Etat de la Médecine* , un Naturaliste célèbre , mais plus propre à fouiller les entrailles de la terre , qu'à deviner ce qui se passe dans celles des corps humains. Mrs Mead & Freind auroient dû mépriser l'insulte ; ou n'opposer que des raisons à des injures : peut-être le desir de se défendre les entraîna-t-il trop loin ; & sans parler des Écrits & des incidens dont cette contestation fut suivie , je souhaiterois que le ressentiment d'anciennes offenses n'eût pas paru influer sur le portrait que notre Auteur traça de son Antagoniste , vingt ans après sa mort , dans la

Préface

Préface du *Traité sur la petite Vérole & sur la Rougeole.*

Ce *Traité*, que je place ici pour suivre l'ordre des sujets plutôt que celui des tems, avoit été annoncé par le Docteur Freind dans la Lettre qu'il publia en 1719, *sur l'usage des Purgatifs dans les petites veroles confluentes.* Entraîné par d'autres travaux, notre Médecin profita des occasions que lui fournit une pratique longue & heureuse, pour polir & pour perfectionner son *Ouvrage*, qui vit enfin le jour en 1747 : c'est un de ceux qu'il composa en Latin. Autant que les Littérateurs admirent l'élégance & la facilité de son style, autant les Médecins ont-ils paru contens d'un *Traité Élémentaire*, où la simplicité, la fidélité, l'exactitude paroissent à chaque page. Le *Traité de Rhazis*, dont il

publia une traduction à la suite de son Ouvrage , étoit destiné à montrer la conformité de la méthode des Arabes , avec celle que Sydenham , Freind & Boerhave ont mise dans un grand jour. C'est au dernier de ces Sçavans que M. Méad s'étoit adressé pour obtenir la communication du seul Manuscrit Arabe qui subsiste de ce Traité , & qu'on conserve à Leyde. Le soin de le traduire fut confié à trois des plus grands Maîtres dans cette Langue ; sçavoir , à Mrs Negri , Gagnier & Hunt.

Je viens de nommer M. Boerhave , il étoit en correspondance avec M. Mead ; ils se communiquoient réciproquement leurs observations (*b*) & leurs projets :

(*b*) On peut voir dans le Traité sur les Poisons une observation de M. Boerhave sur la rage ; & ce fut sur celles de M.

ils se faisoient des présens mutuels (i) ; & ce qui n'appartient qu'aux grands hommes , ils étoient amis , quoiqu'émules , & ne se sçavoient pas mauvais gré de penser à quelques égards différemment. Le Médecin Anglois n'approuva point l'idée du Professeur de Leyde sur la possibilité de guérir la petite vérole sans suppuration , & ce dernier ne goûta pas davantage l'usage , selon lui prématuré , des purgatifs dans le même mal. L'un traita de chimère le spécifique contre la petite vérole , cherché dans l'antimoine & le mercure ; l'autre

Mead que le Professeur de Leyde se déclara dans ses Aphorismes en faveur de l'Inoculation.

(i) M. Boerhave avoit , comme on l'a vu , envoyé à M. Mead une copie de l'original de Rhases , & il reçut de lui , dans le tems qu'il préparoit son édition d'Artée , celle que M. Wigan venoit de publier du même Auteur.

crut la *mousse terrestre & cendrée* (k) trop exaltée dans la cure de l'hydrophobie. M. Mead s'écarta aussi de l'opinion de M. Astruc sur l'usage des onctions mercurielles : il les regardoit comme peu avantageuses ; & sans repliquer aux raisons du docte François, il conserva pour lui la plus parfaite estime , avec attachement à ses propres sentimens.

Avant que de perdre de vûe le *Traité sur la petite vérole* , je dois d'autant moins oublier le *Chapitre* qui regarde l'*Inoculation* , qu'il me ramène au période

(k) *Lichen cinereus terrestris* ; cette mousse qui entroit dans une recette de famille du Voyageur Dampier contre la rage , fut admise dans la Pharmacopée des Médecins de Londres en 1720 , à la sollicitation du Chevalier Hans-Sloane. M. Mead publia en 1735 une Feuille volante , où il recommanda un mélange de cette mousse avec le poivre , comme un spécifique assuré contre la rage.

dont je m'étois éloigné. Ce fut en 1721 que notre auguste Monarque, alors Prince de Galles, chargea M. Mead d'assister aux épreuves qu'il fit faire sur des criminels, d'une méthode dont il se proposoit de donner aux peuples un exemple plus frappant dans sa propre famille. Notre ingénieux Médecin, non content d'examiner attentivement tous les effets de l'opération Circaffienne sur six des prisonniers, obtint qu'on essayât sur le septième la méthode des Chinois. On sçait quels furent les resultats de ses observations : il doit être satisfaisant de voir que le même homme qui contribua si fort à introduire l'inoculation, & qui depuis y eut si fréquemment part, ait trouvé, après environ trente ans d'expériences, de nouvelles raisons de se confirmer dans

l'idée qu'il en avoit conçue.

On avoit eu recours à lui dans une circonstance plus délicate encore. La peste, qui fut si funeste à Marseille en 1719, ne pouvoit qu'effrayer des Villes également exposées à l'infection, & en particulier celle de Londres : pouvoit-elle ne pas se rappeler l'année 1663, où en dix mois elle avoit perdu, par ce fleau, près de cent mille habitans ? Ce qui augmentoit les frayeurs, c'étoit l'incertitude où l'on étoit de la véritable source du mal : devoit-on le croire l'effet d'une contagion transmise du dehors ? La plupart des Médecins François le nioient, & l'intérêt du commerce faisoit souhaiter que leur opinion fût véritable. Falloit-il d'un autre côté croire, en adoptant l'idée du Peuple Anglois, à cet égard peu différent



du Peuple Turc , que cette maladie avoit des retours périodiques , contre lesquels la prudence ne pouvoit rien , se livrer avec lui à l'épouvante , & négliger toute précaution ? Le risque eût été encore plus grand. Les Seigneurs de la Regence , & par leur ordre les Secretaires d'État , s'adresserent à notre Sçavant , comme à l'homme le plus capable de fixer à la fois , & sur les observations de l'Antiquité , & sur les principes de la saine Physique , la vraie méthode de prévenir , ou , s'il le falloit , d'arrêter la peste. Il se déclara , après un examen attentif , partisan du système de la contagion , qui se lioit d'ailleurs avec ses idées sur les poisons & sur la petite vérole. Le Gouvernement approuva ses avis : on ordonna des quarantaines en conséquence ; & ce fut moins aux

clameurs du parti opposé, ou aux chicanes d'un foible Antagoniste, qu'à la cessation de la peste chez nos voisins, qu'il dut la révocation de ces ordres. Si le mal fût venu jusqu'à la Capitale, il est à présumer que les conseils de notre Médecin sur les *lazarets*, les *lignes*, la purification de l'air, auroient été suivis, & que lui-même, honoré de la confiance publique, n'auroit pû, à l'exemple de Sydenham, briser des chaînes brillantes, & se dérober au danger. On en peut juger par le débit qu'eut le *Discours abrégé sur la Peste*, qu'il fit paroître à cette occasion. On en fit en un an sept éditions ; & l'Auteur, qui augmenta en 1723 la huitième de diverses observations, & d'un Chapitre sur la cure, enrichit encore en 1744 la dernière de quelques faits & de quelques raisonnemens.

nemens. L'avant-derniere avoit été traduite en Latin par le sçavant M. Ward (1).

Notre célèbre Antiquaire eut quelque tems après une nouvelle occasion de signaler son zele en faveur d'un homme auquel la conformité de ses talens & de ses études l'avoit uni. Le Discours du Docteur Mead, prononcé devant le College des Médecins de Londres le 18 Octobre 1723, & publié au commencement de l'année suivante, avoit donné lieu à une attaque assez brusque du Docteur Middleton : il s'agissoit de sçavoir si les Médecins de l'ancienne Rome n'étoient que

(1) Il seroit à souhaiter que dans l'Edition Latine de toutes les Œuvres de notre Médecin, qu'on a publiée à Gottingue, on eût inséré cette traduction, ou du moins que le nouvel Interprète eût été mieux au fait de la langue & des idées de son Auteur. C'est de lui-même que je tiens ce jugement.

des esclaves vils & méprisés , ou s'il y en eut quelques-uns qui jouirent , & des privilèges de la liberté , & des honneurs dûs à leurs services ? Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs sur cette question , dans le fond peu importante , & difficile à décider (m). Le dernier Écrit de M. Ward , en réponse à la réplique de l'Antagoniste du Mé-

(m) Journ. Britann. Tom. IX. p. 15. Avec quelque vivacité que cette controverse fût agitée , M. Middleton marqua toujours les plus grands égards pour le Docteur Mead ; & lorsque , plusieurs années ensuite , il eut occasion de le nommer dans son Ouvrage sur les Antiquités Grecques & Egyptiennes , à l'occasion d'un morceau de Peinture antique , il se servit , pour le caractériser , d'expressions que je ne puis m'empêcher de transcrire : *Meadius noster , Artis Medicæ decus , qui vitæ reverà nobilis , vel Principibus in Republicâ viris exemplum præbet , pro eo , quo omnibus ferè præstat , Artium amore , aliàs postea quasdam ( imagines ) et splendidiores , operi , Romam quoque deportandas curavit.*

decin , paroît avoir fait tomber les armes des mains de ce redoutable Adversaire. Il y a lieu de croire que le Docteur Mead auroit lui-même ou modifié, ou confirmé sa thèse dans un Ouvrage Latin qu'il n'a pû achever, & qui devoit avoir pour titre : *La Médecine ancienne, extraite d'anciens Auteurs qui n'étoient pas Médecins* (n). Il étoit assez grand homme pour se retracter, s'il avoit cru avoir tort.

M. Carte, qui sous le nom de Philips se trouvoit en France en 1722, & qui travailloit à y ramasser des matériaux pour une traduction de l'Histoire de M. de Thou, avoit été encouragé dans ses recherches par le Docteur Mead. Ce sçavant Médecin conçut cependant qu'on pouvoit

(n) *Medicina vetus collectitia ex Auctoribus antiquis non Medicis.*

faire quelque chose de mieux : il crut la Nation trop généreuse pour vouloir jouir seule des richesses étrangères : il souhaita que , devenant la seconde Patrie de M. de Thou , elle procurât à l'Europe la première édition complète de son Histoire : il dédommagea M. Carte , & remit son travail en d'autres mains. Il trouva dans M. Bittekley un homme capable , & des mêmes sentimens , & d'une tâche aussi grande. On vit dans les trois Lettres Angloises que cet Éditeur lui adressa , diverses particularités curieuses sur l'Histoire même , & le plan de la nouvelle édition , à la perfection & à la magnificence de laquelle notre Médecin avoit si fort contribué. M. le Professeur Ward traduisit ces trois Lettres dans un Latin digne de la place qu'elles occupent à la tête

de cette édition. Elle parut en 1730 en sept Volumes *in-folio*.

Sans le Docteur Mead, il y a lieu de craindre que l'invention de M. Sutton, pour tirer, par le moyen du feu, hors des vaisseaux & des autres lieux renfermés, cet air corrompu qui cause les plus fâcheuses maladies, auroit eu le sort de bien d'autres découvertes, que l'ignorance, la jalousie, & souvent l'intérêt particulier étouffent. Heureusement notre Sçavant, qui d'un coup d'œil avoit senti tous les avantages de cette méthode, & qui la regardoit comme la *découverte la plus salutaire, faite en Physique depuis un siècle*, joignit la patience à la fermeté. Il engagea les Seigneurs de l'Amirauté à faire faire l'épreuve de la nouvelle machine : il y assista non-seulement avec eux, mais avec divers autres Sçavans

qu'il avoit intéressés à la même cause. Il présenta à la Société Royale un Mémoire de sa façon, qui constatoit l'efficace & la simplicité de cette invention, & il ne cessa d'insister, que lorsqu'au bout de dix ans il eut obtenu l'ordre favorable que des passions humaines avoient jusqu'alors arrêté. J'ai donné dans une des premières parties de ce Journal (o) l'analyse des Écrits qui furent publiés à cette occasion. La *Dissertation* de M. Mead sur le *Scorbut*, née à l'occasion de cette découverte & des observations de l'Amiral Anson, y tient le premier rang. N. Duhamel a montré la manière d'appliquer le même expédient à plusieurs usages (p).

(o) Février 1750. Art. IV.

(p) Mém. de l'Acad. des Sciences de 1748. p. 1. & suiv.



Parvenu à l'âge où la retraite est nécessaire, M. Mead sçut l'occuper à revoir ses anciens Ouvrages, & à en faire paroître de nouveaux. Le *Traité sur les Maladies dont il est fait mention dans les Livres saints* (q), fut un des fruits de l'intervalle que l'homme sage met entre la vie & la mort. Il s'y proposa de concilier à la Bible les suffrages de ceux qui la rejettent, sous prétexte qu'elle ne s'accorde pas assez avec les connoissances que nous avons de la Nature. Il croyoit que les Commentateurs de l'Écriture n'avoient pas été suffisamment instruits de la Médecine, pour bien entendre les expressions des Auteurs sacrés qui ont rapport à l'œconomie & au dérangement du

(q) *Medica Sacra, sive de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur, Commentarius, &c. Lugd. 1749. in-8<sup>o</sup>.*

corps humain. Quelques Théologiens ont dit à leur tour que notre Auteur ne l'étoit pas assez lui-même pour prononcer sur les articles qui les divisent, tels que la maladie de Job, la description de la vieillesse par l'Auteur de l'Ecclésiaste, & sur-tout la fameuse question des Démoniaques de l'Evangile. M. Mead avoit adopté les idées de ceux qui ne voient dans ces Démoniaques que des insensés, & il se félicitoit de penser sur ce sujet de la même manière que son parent le fameux Joseph Mede.

Le dernier de ses Ouvrages est peut-être le plus utile; c'est celui des *Conseils & des Préceptes de Médecine* (r). L'Auteur y rapporte, avec cette candeur & cette simplicité qui caractérisent

(r) *Monita & præcepta Medica &c.* Londin. 1751. in-8º.

les grands hommes, ce que la pratique lui a découvert de nouveau, & sur les maladies & les moyens de les guérir. Il finit par des conseils salutaires sur la meilleure maniere de conserver long-tems en bon état, & les organes de notre corps, & les facultés de notre ame. Un octogénaire qui enseigne l'art de parvenir à la vieillesse, doit en être crû. On voit d'un coup d'œil dans ce Livre ce que l'art a gagné dans le cours d'une longue vie & d'une heureuse pratique : c'est un Testament que notre Auteur fait en faveur de ses enfans : Testament précieux, & par les legs qu'il contient, & par les principes qui paroissent avoir animé le Donateur. Justifier à la Postérité l'emploi de son tems, consacrer les derniers instans de sa vie au progrès de la science & au bien de

l'humanité ; que l'homme qui meurt dans de telles occupations est digne d'avoir vécu !

Après la publication de cet Ouvrage , M. Mead ne se trouva plus en état de rien finir : il s'affoiblit insensiblement , & mourut sans douleur le 16 Février 1754.

Pendant près d'un demi-siècle notre Médecin a joui de la pratique la plus brillante & la plus étendue : elle lui rapportoit par an sept & même huit mille guinées. Malgré ses gains prodigieux , il n'est pas mort excessivement riche , ayant cru devoir rendre aux Lettres ce qu'il tenoit du Public.

Il s'étoit procuré une maison spacieuse ; il l'avoit convertie en une espece de Temple de la Nature & du Temps : il avoit fait bâtir une gallerie pour contenir ce qu'il aimoit mieux , ses Livres &

ses antiquités. Sa Bibliothèque, dont on vient de publier le Catalogue, présente entre six & sept mille *numeros*, & contient plus de dix mille volumes. Tout ce qui s'y trouve est précieux; éditions rares & anciennes; exemplaires bien choisis & bien conservés; reliures exquisés & durables, tout y répond au mérite même des Ouvrages, & au goût du Professeur. Ses Manuscrits Grecs, Latins & Orientaux, faisoient une partie considérable de ses acquisitions Littéraires: sa collection d'Antiquités, de Médailles, de Monnoies, d'Estampes, de Dessains, &c. n'est égalee par celle d'aucun Particulier de ce Royaume. Plusieurs morceaux de Peinture ancienne, & entr'autres celui qui représente la Cour d'Auguste, lui avoient coûté des sommes considérables. En-

fin ; les Tableaux des grands Maîtres , qu'il avoit rassemblés , avoient été si bien choisis , qu'ils ont été vendus après sa mort le double de ce qu'ils lui avoient coûté.

Toutes ces richesses vont être dispersées , & ce ne sera tout au plus que dans un Catalogue détaillé , qu'on nous fait espérer , qu'on les verra pour la dernière fois réunies.

Peu jaloux de tant de trésors , M. Mead en permettoit volontiers & la vue & l'usage. On trouvoit chez lui dans presque tous les genres des secours uniques : rien ne le flattoit plus que de posséder quelque chose qui pût servir , de déterrer des talens cachés , d'animer à de grands projets , & de les voir s'exécuter sous ses yeux. Il a eu part à tout ce qui a paru de beau en Angleterre

depuis le commencement de ce siècle : il faisoit continuellement travailler pour lui, ou plutôt pour le Public, un grand nombre d'Artistes & de Sçavans. Le beau lui étoit connu ; & comme il ne recevoit que le beau, il l'achetoit ce qu'il vaut, c'est-à-dire, à tout prix. L'accès qu'il s'étoit procuré auprès des riches & des grands, lui fournissoit de fréquentes occasions de les faire contribuer à ce qu'ils connoissent le moins, & qu'ils méprisent le plus. Les Dieux de l'humanité apprenoient, pour la première fois, que le sçavoir vaut quelque chose, & que ce que l'opulence peut faire de mieux, c'est de le récompenser.

La réputation de M. Mead, tant en qualité de Littérateur que de Médecin, étoit universellement répandue. Il étoit en cor-

respondance avec les principaux Sçavans de l'Europe. M. de Boze, que l'Europe sçavante ne pleure pas moins que le fait l'Académie, dont il fut long-tems l'ornement & l'Interprète, entretenoit avec lui le commerce le plus intime : il recevoit de lui des morceaux précieux pour le Cabinet du Roi, & lui envoyoit en échange des richesses de même genre pour le sien. L'exemplaire rare, & peut-être unique, du dernier Livre de Servet, passa du Cabinet de notre Anglois dans celui de son ami, en échange de mille présens qu'il en avoit reçus : émulation glorieuse qui ennoblit l'humanité, & qui dans les grands cœurs éteint le sentiment de l'envie, avec lequel les petites ames la confondent.

Le Roi de Naples fit demander au Docteur Mead le Recueil



complet de ses Œuvres ; il lui envoya en échange les deux premiers volumes de M. Bajardi , qui doivent servir d'introduction au Recueil que nous attendons des Antiquités d'Herculane. Ce Prince fit en même-tems inviter notre Sçavant de venir dans son Palais pour visiter ces précieux monumens. M. Mead , de qui je tiens ce fait , m'avoua que ses années seules s'opposoient au desir qu'il auroit eu d'entreprendre un tel voyage.

Quel spectacle que celui qu'offroit tous les jours chez cet ami des Sciences une assemblée d'hommes concentrés le reste du jour à leurs études & à leurs travaux ! Là nul talent ne se trouvoit déplacé ; nul n'étoit honoré d'une injuste prééminence ; le Littérateur étoit assis à côté du Naturaliste , le Mathématicien

auprès de l'Antiquaire ou du Peintre ; chacun voyoit autour de soi des objets capables de l'instruire & de l'animer. Notre Sçavant étoit quelquefois le seul qui possédât, pour ainsi dire, leurs diverses langues, & qui pût leur servir d'Interprète : il les interrogeoit sans affectation sur ce qui les occupoit ; il relevoit avec plaisir le mérite de leurs découvertes ou de leurs Ouvrages ; il leur inspiroit une émulation commune & une estime réciproque.

Venoit-il à Londres quelque Étranger qui eût des connoissances, du goût, ou simplement de la curiosité ? il ne manquoit pas d'être présenté au Docteur Mead. Il eût été honteux de retourner dans sa Patrie sans l'avoir vû. Sa table, ouverte aux talens & au mérite, réunissoit la magnificence de celle des Princes, & les  
plaisirs

plaisirs de celle des Sages.

C'est principalement à M. Mead que les Provinces, les Colonies s'adrescoient pour le choix de leurs Médecins. Comme il n'envoyoit que des Sujets dont la capacité lui étoit connue, il ne manquoit pas de les éclairer de ses lumières, lorsque dans les cas difficiles ils s'adrescoient à lui. Il attendoit d'eux en retour une espèce de tribut de découvertes & d'observations, & leur en faisoit toujours honneur. Les Transactions Philosophiques sont remplies de ces communications également glorieuses pour eux & pour lui.

L'utilité des hommes, la gloire de sa Nation, étoient ses deux principes dominans. Ce fut par ses conseils que M. Guy, Citoyen opulent, consacra un bien immense à la fondation d'un nou-

vel Hôpital. Cet édifice auroit dû  
 contenir les malheureux qu'on  
 exclut des autres Hôpitaux en  
 qualité d'incurables. Il est fâ-  
 cheux que les vûes du Donateur  
 n'aient pas été suivies ; & c'est  
 peut-être cette considération qui  
 empêcha M. Mead de se char-  
 ger de l'office de Président qu'on  
 lui offroit à la mort de celui qui  
 l'avoit rempli le premier. Il con-  
 tribuoit à tous les autres Hôpi-  
 taux , & fut l'un des premiers à  
 souscrire à celui des Enfans-Trou-  
 vés. Les Étrangers seront peut-  
 être surpris que cet Hôpital soit  
 nouveau dans la Ville où il est le  
 plus nécessaire. Ils le seront en-  
 core davantage, qu'un Etablisse-  
 ment qui n'a que vingt ans d'exis-  
 tence , & qui ne la doit qu'aux  
 contributions des Particuliers ,  
 ait déjà la consistance des fonda-  
 tions les plus anciennes.

Le College d'Eaton a été enrichi par notre Sçavant d'une riche collection de Desseins faits en Italie, dont il avoit la disposition. Ami de Pope, de Bentley, de Newton, il joignoit dans sa maison leurs Tableaux aux Bustes anciens des Grecs & des Romains, qui leur ont servi de modele. Il a fait faire à ses dépens, & placer dans le College des Médecins, la Statue de Harvey. Sans doute quelqu'un de ses successeurs, animé du même esprit, fera mettre la sienne dans le même lieu, avec cette inscription, dont il avoit fait sa devise : *Non sibi, sed toti.*

---

## APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police, un Manuscrit intitulé ; *Eloge du Docteur Richard*

*Mead* ; & je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 11 Mars 1755.

CHOMEL , Doyen de la Faculté.

*Vu l'Approbation , permis d'imprimer , à la charge d'Enregistrement à la Chambre Syndicale. Ce 16 Avril 1755.*

BERRYER.

APPROBATION

---

De l'Imprimerie de GRANGÉ.